

de Lannes Copse un prisonnier au poste du major. C'est un soldat du 31<sup>e</sup> landwehr, sans armes, parti en corvée de ravitaillement et qui s'est égaré dans la nuit.

Soudain le crépitement d'un fusil-mitrailleur déchire le lourd silence. Le sous-lieutenant CHAUVIAUX, aux abords du carrefour d'Alésia fait une ronde nocturne et rencontre une patrouille ennemie dans les barbelés. Il fait tirer une salve.

Soucieux de connaître la situation à l'aile gauche, le major fait mander le capitaine Mahy et le charge d'envoyer une patrouille pour reconnaître le terrain et pour s'assurer si l'ennemi a occupé la ferme Catinat en avant du carrefour de Londres.

Il est cinq heures du matin. C'est la pointe du jour. Il y a des remous mystérieux dans le nomansland. A la Ferme d'Islande, l'adjudant FONTAINAS, parti en reconnaissance, tout seul, le revolver braqué, capture avec un sang-froid stupéfiant cinq prisonniers. Ils sont amenés au P. C. et le major apprend dans l'interrogatoire que deux bataillons du 31<sup>e</sup> landwehr sont partis en tirailleurs avec ordre de pousser aussi loin que possible. A 5 h. 30, le sous-lieutenant MIETTE, à Lannes Copse, constate des rassemblements ennemis. Il en fait prévenir le major. Vers six heures, le sergent KILISSE de la 11<sup>e</sup> compagnie vient annoncer qu'une colonne allemande s'avance vers le cimetière à une distance de 800 mètres. Le major Bourg demande aussitôt l'intervention de l'artillerie. Celle-ci, malgré des signaux incessants, se fait attendre jusque vers huit heures. Les communications téléphoniques avec le P. C. du régiment restent défectueuses toute la journée. Une seule ligne, qui est encore plusieurs fois interrompue par le bombardement, va à la Ferme Champaubert. De là, la 11<sup>e</sup> compagnie transmet les communications par coureurs au chef de bataillon.

La clarté du jour se répand. Des coups de fusil claquent sèchement. Des pétarades de mitrailleuses y répondent. Au carrefour de Londres, les soldats somnolents se dressent en sursaut. L'ennemi surgit sur la crête de la pente douce. Un ruban gris sombre se dessine sur le ciel clair ; c'est une ligne de tirailleurs qui s'avancent en ordre parfait, le fusil en main, s'écartant ou se rapprochant pour éviter les entonnoirs. Derrière suivent de petits groupes. Bientôt les vagues d'assaut déferlent sur tout le front du bataillon. C'est une fusillade générale. Les mitrailleuses hoquètent, les grenades éclatent, les cris des agonisants se mêlent aux plaintes des blessés. Beaucoup tombent au premier choc. La lutte aux avant-postes est sourde et acharnée. Devant le carrefour de Londres dans la bourrasque des projectiles, des groupes entiers d'assaillants sont fauchés. Avec une joie sauvage, froidement, le caporal Louis vise ces cibles vivantes. Tête dure, fruste, revêche à la discipline, grommeleur, ce soldat est merveilleux devant l'ennemi. C'est « un terrible guerrier », dit le major qui aime le cran. Mais les ennemis, trop nombreux, débordent déjà à droite. Le sous-lieutenant Chauviaux donne l'ordre de se replier. Les soldats bon-